

La nourriture et le fraternel

Dans le cycle biblique de Joseph

Claude Gérard Demaurex

En relisant l'histoire de Joseph dans les chapitres 37 à 50 du livre de la Genèse, nous avons été intrigués par les mentions très fréquentes, quasi-obsédantes, et ce tout au long de ce cycle biblique, des termes comme blé, nourriture, vivres, pain, manger, dévorer. L'histoire même, rapporte l'irruption d'une terrible famine touchant tant l'Égypte que le pays de Canaan et comment le clan de Jacob ainsi que le peuple d'Égypte survivent.

Cependant et premièrement, cette histoire raconte les tribulations d'une fratrie et comment des frères vont cheminer d'une envie meurtrière portant sur l'un d'entre eux, jusqu'au partage d'un destin commun et d'une vie communautaire présentée comme possible sinon harmonieuse, non sans passer par des mouvements émotionnels violents et des actes violents équivalents à un fratricide : la vente d'un frère comme esclave, de fait, revient à l'exclure sans retour imaginable dans la fratrie. Des années plus tard, ce frère exclu use de pressions psychologiques semblant confiner au sadisme, et ce de façon dramatique et répétée, avant que les frères puissent se reconnaître mutuellement comme de véritables frères.

Il n'est donc pas surprenant que nous observions également le très grand nombre d'occurrences de termes comme frère, père, mère, sœur, famille, fils, fille, descendants, parenté.

Y aurait-il une articulation entre ces deux dimensions tellement présentes et, le cas échéant, quels seraient les éventuels liens entre la thématique de la nourriture et celle de la fraternité? Autrement dit, y-auroit-il un rapport électif entre la nourriture et le fraternel ?

Nous proposons un voyage observateur et interprétatif du texte du cycle de Joseph afin de questionner notre intuition que le fraternel et la nourriture sont liés de manière essentielle et que ce lien offre une clé de lecture tant de ce cycle biblique en particulier, que de l'humain en général.

Préhistoire, récit et structure

Contexte dans le livre de la Genèse

La Genèse se compose, après le récit inaugural de la création(1,1-2,3), de dix cycles, tous introduits par la formule « Ce sont ici les générations de... », commençant par l'étonnant « Ce sont ici les générations des cieux et de la terre » (2,4-2,26) pour aboutir au dixième cycle, « Ce sont ici les générations de Jacob » (37,2-50,26) mentionnant immédiatement « Joseph, âgé de dix sept ans, paissant le bétail avec ses frères », et correspondant tout entier au cycle de Joseph.

La succession des cycles correspond à une complexification progressive des situations et une description de plus en plus détaillée des circonstances et des enjeux relationnels auxquels sont confrontés les personnages présentés dans tel ou tel cycle. Les problématiques ne sont pas radicalement nouvelles mais elles apparaissent comme plus intriquées les unes dans les autres ; par exemple le thème de la jalousie entre frères a déjà été abordé dans le deuxième cycle des générations d'Adam, à savoir l'histoire de Caïn et d'Abel, histoire qui se solde par un fratricide.

Dans le cycle de Joseph, nous disposons de beaucoup plus de détails ; par exemple, nous sommes renseignés sur les éléments de la préférence de Jacob pour son fils et nous avons une description de la manière dont Joseph s'inscrit activement dans le choix paternel, qu'il en ait été lui-même clairement conscient ou seulement partiellement. La variété des réactions fraternelles nous est présentée avec certains détails qui tissent des liens tout au long de l'histoire ; par exemple, Ruben et Juda, s'opposent au meurtre de leur frère et intercèdent auprès des autres frères en faveur de Joseph au début de l'histoire. De même, ils intercèdent en faveur de leur père et de Benjamin des années plus tard, quand ce dernier est menacé d'être gardé comme otage par le gouverneur, alias Joseph.

Récit essentialisé

La préférence donnée à Joseph par son père Jacob entraîne la jalousie de ses frères, les amenant à vouloir le tuer. Finalement on assiste à une mise en scène de meurtre, une séparation « fratricide » sous forme de vente à des marchands partant pour l'Égypte et signifiant l'exclusion de Joseph par ses frères.

C'est l'irruption d'une famine, confrontant au besoin incontournable de nourriture, menace de mort pour le clan de Jacob, qui amène les frères à chercher du blé en Égypte, pays dans lequel Joseph, après avoir été vendu comme esclave, vit toutes sortes de péripéties jusqu'à devenir le bras droit du Pharaon, de part sa capacité à expliquer les rêves de ce dernier et de part sa sagesse dans le gouvernement de la crise alimentaire.

Joseph reconnaît ses frères et leur fournit du blé pour nourrir sa famille d'origine, et ainsi écarte le danger de famine et permet la vie.

Au travers de plusieurs étapes, Joseph amène ses frères à se rapprocher de lui, à éprouver remord et culpabilité pour leur acte d'exclusion puis, se révélant à eux, il leur propose de préférer le partage sans emprise ni menace, avec toute sa famille, y compris son petit frère Benjamin et son père Jacob.

Structure

André Wénin¹, suivant un certain nombre d'autres exégètes, propose une structure de ce récit en quatre actes, correspondant chacun à un ou des voyages entre Canaan et l'Égypte. Cette structure souligne la dimension pérégrinante de la vie, non seulement parce que le clan nomade a besoin de faire paître son bétail sur des terres encore suffisamment fertiles mais parce qu'il faut parfois choisir l'exil pour assurer sa survie.

¹ A. Wénin, p 7-8

Le premier acte (Genèse 37,1-36) nous emmène de Canaan en Egypte et nous fait passer de Joseph, fils adulé du père, au frère détesté, vendu et disparaissant à tout jamais en direction de l’Egypte.

Le deuxième acte (38,1 à 41,53) commence en Canaan avec une incursion dans l’histoire personnelle de Juda, frère aîné de Joseph, perdant deux fils et recevant deux nouveaux fils avec sa belle fille Tamar. Il nous emmène à nouveau en Egypte pour y suivre les aventures de Joseph, esclave devenant le bras droit du Pharaon. Par son mariage avec Osnat, fille de Potiphar, Joseph devient, comme son frère aîné, le père de deux fils : Manassé (Il fait oublier) et Ephraïm (Fructificateur).

Le troisième acte (41,54 à 47,27) rapporte trois voyages des frères de Joseph entre Canaan et l’Egypte, marqués de maints rebondissements. Nous suivons Joseph reconnaissant ses frères jusqu’à ce qu’il se fasse reconnaître de ses frères, après les avoir mis à l’épreuve. Finalement, Joseph fait venir son père Jacob et tout son clan en Egypte, à l’invitation de Pharaon.

Le quatrième acte (47,28 à 50,26) évoque le dernier aller-retour entre L’Egypte et Canaan, cette fois-ci, de Joseph et de ses frères pour aller enterrer leur père à Hébron. Joseph, approchant la fin de sa vie, fait promettre à ses frères d’effectuer ce même voyage pour enterrer sa dépouille dans le pays de Canaan.

Une structure concentrique du cycle est repérable tant au travers de la forme littéraire (inclusions, répétitions, etc.) qu’au niveau des thèmes et sujets abordés en miroirs ou en parallèles, et du vocabulaire. Bruce Waltke², à la suite de quelques autres, a proposé une analyse de la structure dont nous donnons ci-dessous un vue succincte.

- A. Joseph le préféré du père et le mal-aimé des frères
- B. Jacob pleure « la mort » de Joseph
- C. Interlude : histoire de Juda et de Tamar
- D. Joseph, esclave en Egypte
- E. Joseph, sauveur du peuple d’Egypte
- F. Voyages des frères en Egypte
- G. L’amour des frères testé par Joseph
- G’. Joseph partage son pouvoir avec ses frères
- F’. Migration du clan de Jacob en Egypte
- E’. Joseph, sauveur du clan d’Israël
- D’. Joseph asservit les Egyptiens
- C’. Interlude : bénédiction des frères par Jacob
- B’. Joseph pleure la mort de son père Jacob
- A’. Joseph meurt parmi son peuple

On pourrait y voir une métaphore de la vie psychique, tant de l’individu que d’un groupe, qui a besoin de revisiter les mêmes terres, les mêmes questions et les mêmes conflits, mais cette fois avec un regard différent, avant de pouvoir sortir des impasses et trouver une voie de liberté envers soi-même comme envers les autres, tout en intégrant tant bien que mal, sa finitude. Nous pensons que c’est

² B. Waltke, citant G.A. Rendsburg (1986) et D.A. Dorsey (1999) pp 19-20 et 581-582

la séparation fratricide et la « mort » de Joseph qui met en route un processus progressif pour sortir de la crise fraternelle

La nourriture et le fraternel tissés au fil du récit

Dès le premier verset du cycle, « Joseph paissait le menu bétail avec ses frères » (37,3) le groupe fraternel de Joseph et ses frères est associé à la mention de l'activité principale, source de subsistance du clan, à savoir, l'activité de bergers qui paissent les troupeaux. Cette brève mention rappelle que la condition humaine comporte de se soucier de sa nourriture et que cela occupe souvent la plus grande partie du temps disponible en dehors du sommeil. L'élevage nous est présenté comme une activité centrale de la vie de cette famille, caractéristique qui la distingue des Egyptiens qui ne « s'abaissent » pas à ce genre de tâches et la laissent soit aux esclaves, soit aux peuples nomades avec lesquels ils ne peuvent partager la même table. « Car tous les bergers sont une abomination pour les Egyptiens. » (46,34)

Ce récit, le plus long des dix cycles, nous fait entrer dans la complexité d'une famille « recomposée » comportant certes toujours le même père, Jacob, mais pas moins de quatre femmes, mères de douze frères et d'au moins une sœur. Nous sommes rapidement plongés dans les tensions familiales qui impliquent tant les frères entre eux que le positionnement du père. « Joseph rapporta à leur père leur mauvaise renommée. Et Israël aimait Joseph plus que tous ses fils. » (37,2 et 3) Ce dont il est question ici, ce sont les nourritures affectives, dont les portions ne sont pas également distribuées dans la famille de Jacob. Il y a des antécédents douloureux, pour Jacob lui-même, et les répétitions transgénérationnelles sont aisément repérables dans l'ensemble des cycles.

En effet, Jacob est plongé lui-même dans les affres des préférences parentales dès son jeune âge, sa mère le préférant à Esaü son frère, ce dernier étant le préféré du père, Isaac. S'il apparaît très délicieux d'être le préféré de sa mère, quand on l'est pour de bon, ce qui nous manque c'est la préférence du père, figurée par la bénédiction et le droit d'aînesse ; Jacob n'a de cesse d'obtenir ce que sa mère ne peut lui donner d'elle-même, par le truchement de la nourriture à deux reprises (plat de lentilles pour Esaü et plat de chasse pour Isaac). Puis, Jacob le trompeur est à son tour abusé par son beau-père Laban, qui se veut soucieux des convenances pour sa fille aînée Léa : croyant avoir reçu en mariage la femme dont il est amoureux, Rachel, Jacob se retrouve marié à Léa. Il semble bien que plus tard, Jacob est amené à rejouer quelque chose des pièges de la préférence, en fixant son élection sur Joseph, qui à son tour le paie cher. Souffrances complexes de s'être vu imposé une épouse, d'avoir été trompé et abusé par un beau-père, combinées à l'angoisse et la culpabilité d'avoir soi-même abusé son père et trompé son frère.

Nous faisons l'hypothèse que la préférence d'un enfant sur un autre par un ou les deux parents est liée à une souffrance insuffisamment consciente et élaborée, transférant le poids d'une attente idéale encore trop active et insatisfaite sur la personne de l'enfant élu. Jacob aimait Rachel et non Léa et on peut faire l'hypothèse qu'à la disparition de Rachel, morte en couches de Benjamin, la dimension exclusive de cet amour s'est reportée sur les enfants de Rachel, et premièrement sur Joseph.

De multiples « deuils » non conscients ou pour le moins insuffisamment élaborés peuvent être repérés. Cette situation se rapproche, par bien des aspects, de ce que Paul-Claude Racamier a appelé un deuil gelé. C'est bien parce qu'un parent est défaillant qu'un enfant est alors préféré, c'est-à-dire, appelé en position d'enfant guérisseur, soignant.

Dans le fameux rêve de Joseph, « nous étions en train de lier des gerbes au milieu des champs et voici ma gerbe se leva et vos gerbes l'entourèrent et se prosternèrent devant ma gerbe. (37,7), nous estimons qu'au-delà des dimensions phallique et narcissique de ce rêve, se laisse entendre le désir de Joseph d'être entouré de ses frères et non tenu à l'écart de par l'élection paternelle, voire de rassembler ses frères qui ont bien des raisons de vivre des jalousies dérivées entre eux, puisqu'étaient tous ensemble tant les fils d'une femme en titre que ceux de deux servantes. Sous la forme d'épis de blé, figure d'une bonne nourriture, le « petit » demande l'attention de ses aînés pour être nourri de leur affection et se sentir appartenir au groupe fraternel. L'égoïsme infantile est sans doute responsable de la centralité où Joseph se place : pourtant, on peut voir dans les gerbes une préfiguration inconsciente comme quoi chacun des douze frères pourrait être, et signe de nourriture pour ses frères et nourri par les autres.

Mais, en contraste de la proximité rêvée, les frères s'éloignent pour assumer leur tâche de bergers : « Les frères allèrent paître le menu bétail de leur père à Sichem. » (37,12) Alors que Jacob envoie son fils pour avoir de leurs nouvelles, le cri du cœur de Joseph nous est rapporté. « Ne trouvant pas ses frères, il erre dans les champs et à un homme qui le trouve, il dit : « Je cherche mes frères ; indique-moi, je te prie, où ils paissent. » (37,15 et 16) Les frères qu'il trouve ne ressemblent guère à sa vision onirique. Il avance vers des hommes le haïssant et projetant de le tuer, tels des bêtes dévorantes, selon le scénario qu'ils inventeront : « une mauvaise bête l'a dévoré. » (37,20 et 33), pour expliquer la disparition de Joseph à leur père. Cette phrase est répétée mot pour mot, le vocabulaire soulignant les pulsions agressives destructrices soulevées par l'envie insupportable éprouvée par les frères.

Les frères se rassemblent pour un repas funéraire avant l'heure : « Ils s'assirent pour manger le pain. » (37,25) Joseph a déjà disparu au fond de la citerne mais les frères doivent encore entériner son sort. Meurtre ou vente comme esclave, programmant une mort à petit feu et sa disparition de l'univers familial. Juda plaide pour préserver la vie de Joseph et Ruben, l'aîné, espère pouvoir le ramener à Jacob.

Transporté en Egypte, il est surprenant de lire cette précision dans la description de la vie de Joseph, serviteur de Potiphar : « Potiphar ne prenait connaissance d'aucune chose, sauf du pain qu'il mangeait. » (39,6), alors que ce puissant avait laissé dans les mains de Joseph toute l'administration de ses biens considérables : cela souligne-t-il qu'ultimement, ce dont l'autre se nourrit, ce en quoi il trouve sa satisfaction capable de le faire vivre, intrigue, inquiète son voisin et suscite rapidement un mouvement de jalousie chez lui.

Dans l'ensemble du cycle de Joseph, il est rapporté trois séries de deux rêves chacune. Nous avons déjà évoqué la première série correspondant aux deux rêves de Joseph. A l'exception du deuxième rêve de Joseph, ils mettent tous en

17.8.10 20:16

Commentaire [1]: Est-ce voulu « sous » jalousies ?

scène des éléments nutritifs. C'est le cas des rêves de l'échanson et du panetier du roi d'Égypte (40,1) avec des grappes de raisins mûrs (40,9-11), trois corbeilles de pain et dans une corbeille, toutes sortes de mets pour le Pharaon (40,16-19). C'est encore le cas pour les deux rêves du Pharaon : « sept vaches grasses et sept vaches maigres qui les mangent... sept épis gras et bons dévorés par sept épis pauvres et brûlés. » (41,1-7) Pour les deux dernières séries, Joseph est le porte-parole de Dieu pour donner l'interprétation des rêves et dicter une conduite face aux événements qui souligne l'enjeu central de la nourriture, «abondance... famine... rassembler toutes les vivres, amasser le blé pour nourriture dans les villes. » (41,25-36).

La reprise de la ligne narrative pose le contraste : « il y eu famine dans tous les pays mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain. » (41,54) et « Jacob vit qu'il y avait du blé en Égypte... du blé... du blé... » (42,1-38). Le patriarche enjoint ses fils à partir pour le pays qui détient de quoi survivre à la famine. Au deuxième voyage mis sur pied pour la survie, Jacob ordonne à ses fils de « prendre les meilleurs produits du pays...miel, pistaches, amandes » (43,11) pour bien disposer le gouverneur d'Égypte.

A ses frères qui avaient partagé le pain sans lui quand il était au fond de la citerne, Joseph fait servir le pain que, pour l'instant il va encore manger séparément car « égyptien ». (43,16) Il fait remplir de vivres les sacs de ses frères (44,1). Finalement, après tant d'années d'errance par rapport à ses relations familiales, Joseph « trouve ses frères » et se fait connaître d'eux (ch. 45). Il pleure comme l'ont fait Jacob et Esaü lors de leur rencontre après la fameuse nuit de lutte de Jacob avec l'ange.

Le Pharaon invite Jacob et lui donne ce qu'il y a de meilleur au pays d'Égypte : « Vous mangerez la graisse du pays. » (45,18) Dès lors, Joseph fournit de pain son père et ses frères (47,12) alors qu'il échange l'argent puis le bétail et enfin les terres des Égyptiens contre du blé. (47,13-26)

Une avant-dernière référence à la nourriture intervient dans la bénédiction de Jacob sur son fils Aser de qui viendra le pain excellent et qui fournira les délices royales (49,20). La dernière mention est constituée par la promesse de Joseph à ses frères, à la mort de Jacob : ses frères paniquent à l'idée que le père disparu, leur frère puisse se venger. Joseph prend alors l'engagement : « Moi, je vous entretiendrai vous et vos petits enfants. » (50,21)

Essai de synthèse

Le fraternel s'origine dans le parental et il ouvre sur la filiation. L'enjeu majeur du lien fraternel est le partage. « Ce qui constitue ce lien comme ce qui le divise, c'est d'avoir les mêmes parents et d'abord la même mère à partager... Le partage est le trait spécifique de la communauté des frères et sœurs, et c'est aussi la source de leurs déchirements. Le partage de l'amour des parents, qui devrait être égal, bute contre la difficulté même des parents de se partager également. A leur mort, ce partage de l'amour, avec celui des objets qui en portent trace et témoignage, est une dimension majeure du travail du deuil que doivent accomplir les frères et les sœurs. »³

³ R. Kaës, p 194

Le passage des liens de filiation aux liens d'affiliation à un groupe contribue substantiellement à l'évolution du sujet : l'exclusion de Joseph par ses frères rend ultimement ce passage possible. Joseph sort de la préférence enfermante de son père pour sa propre jouissance quand le pharaon choisit de le nommer gouverneur d'Égypte, en vue du service à une communauté, en l'occurrence, à tout le peuple égyptien.

Les moyens de subsistance constituent le moyen par excellence par lequel Joseph peut rejoindre ses frères, en renonçant à un pouvoir discrétionnaire menant à des abus de pouvoir, par exemple, se venger de ses frères. Le pain devient l'objet du partage, une médiation possible en vue d'un travail psychique de dégagement de la peur de manquer par rapport à l'autre et une métaphore du partage de l'affection parentale équitablement répartie et éprouvée.

L'histoire de Joseph et de ses frères pointe sur des enjeux psychologiques centrés autour du fraternel, de ses aléas au cours de la vie : jalousie, envie, haine, peurs de toutes sortes, retrouvailles, partage des ressources, utilisation du pouvoir conféré en faveur des frères, recherche de relations justes, etc. La nourriture, ou plutôt les nourritures qui nourrissent les corps, les cœurs et les âmes, y sont centralement figurées sous l'image du blé. Nous faisons l'hypothèse que le cycle biblique de Joseph peut être lu comme un récit qui met en scène une des problématiques essentielles autour de laquelle toute vie humaine s'organise, à savoir, entre manger et être mangé, entre assurer sa survie individuelle tant physique que psychique et préserver le groupe de frères et sœurs, le clan, le peuple, voire la communauté humaine dans son ensemble.

Dans ce cycle, le thème du blé est développé au travers de multiples touches de couleurs qui forment ensemble comme un tableau dans le style des impressionnistes. La nourriture y est présentée tout à la fois, comme objet du partage fraternel, médiation pour mettre en évidence le nécessaire besoin de partager, constituant en cela un apprentissage du partage et expérience de l'appréciation juste et joyeuse des relations entre frères. Le repas fraternel réalise un partage, réel et symbolique, des vivres disponibles. Vivre en fraternité, serait partager ce qui permet de vivre, la nourriture accompagnée de l'accueil dont nous avons besoin, la reconnaissance, la présence, la sécurité, l'appartenance, la garantie de non-abandon, et aussi une parole me confrontant, une parole différente qui me fait éprouver une vraie communauté d'humains différenciés et non une parole produisant de la confusion. Les frères et sœurs permettent de se construire dans la rivalité, d'éprouver de l'amour et de la haine aux travers de mouvements identificatoires narcissiques, alternant avec des mouvements de différenciation, en renonçant à l'envie et au désir de meurtre.

La référence à la nourriture nous paraît nous mettre sur la piste d'une question essentielle pour les humains ; la nourriture est, à la fois à absorber pour se maintenir en vie et elle est aussi à partager. C'est-à-dire que nous sommes appelés à renoncer à la garder pour nous seuls si nous recherchons à éprouver une position de frère, d'un parmi d'autres égaux, nos pairs. La nourriture partagée ne peut, d'elle-même, satisfaire l'humain, même si elle est indispensable ; elle n'est cependant pas suffisante pour la vie humaine ; elle se doit d'être accompagnée d'un échange de paroles, la parole partagée.

Dans cette histoire, le partage des ressources nutritives devient un témoin de l'évolution de la qualité des relations fraternelles. Ce partage ne représente cependant pas tout. Comme le suggère André Wénin : « Le blé n'assure que la survie. Ce qui permet à la vie de s'épanouir humainement, ce sont des relations justes. C'est pourquoi le sage Joseph, en plus du grain qu'il vend à ses frères, va tenter de trouver avec eux une voie vers la fraternité. En usant de dureté et de mensonge – mais Tamar a démontré qu'on ne peut vaincre le mal sans ruser avec lui – il les conduit à retraverser leur conflit grâce à un travail de vérité où la violence d'hier se fraie peu à peu un passage jusqu'à la parole. »⁴

« Quand la parole transforme la violence en puissance de pardon, le mal peut enfanter le bien, et la mort accoucher de la vie. Là se donne à connaître la trace de Dieu. »⁵

Envoi

L'histoire de Joseph, qui m'a été présentée dès ma petite enfance, a suscité en moi un regain d'intérêt en lien avec mes propres expériences en fraternité, au cours de ces dernières années où je suis confronté à la disparition de la génération qui m'a précédé.

Cet intérêt a aussi à voir avec une longue pratique de vie d'Eglise, autre lieu d'apprentissage de la fraternité, avec ses aléas si divers. Ce récit m'est également une invitation à penser mon être au monde au milieu de ma famille au sens restreint et élargi, dans le groupement des professionnels auxquels je me rallie, au sein de la communauté chrétienne au sens large et ultimement à ces milliards d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent sur cette terre et dont je fais partie ; cette invitation me devient défi de penser comment tenter de vivre une fraternité en termes planétaires.

A l'instar de l'histoire de Joseph et ses frères, histoire complexe et n'éluant pas les conflits, Régis Debray souligne les tensions que l'engagement à vivre dans la communauté humaine, en fraternité au sens large, comporte inéluctablement : « Il faut vouloir les conséquences de ce qu'on veut et que les conséquences, comme il advient souvent, déplaisent aux prémisses. Une plaisante mauvaise foi nous porte à vouloir la concorde sans le combat, le lien sans le liant, le reflexe civique sans la conscience historique, les droits sans devoirs, l'horizontale sans la verticale, et pourquoi pas, tant qu'on y est, un dedans sans un dehors... Le summum du principe de plaisir : se taper dans le dos tout à la ronde sans se brouiller avec personne. »⁶

Pour terminer, nous souhaitons citer Frédéric Boyer qui situe bien, à nos yeux, comment se pose la question de la fraternité de nos jours: « Notre monde occidental a connu une sorte de cristallisation de la solitude. Les discours économiques, politiques, servent souvent de justification folle à un individualisme non fraternel... et entraînant une solidarité technicienne et virtuelle qui efface toute trace du lien originaire. Et tandis que s'achève l'effacement du lien fraternel, la vie instituée, la vie ensemble, perd sa signification.

⁴ A. Wénin, p 123

⁵ A. Wénin, p 125

⁶ R. Debray, p 363-364

Notre énigme est celle de notre capacité de résister à la haine. Mais plus encore, elle est celle de notre résistance à la dévalorisation mélancolique ou nihiliste du sentiment fraternel. Chaque détail de notre vie collective peut nous conduire aux impasses fraternelles... Pour les croyants, la fraternité est l'unique chemin vers Dieu. En ce sens, elle est coupure, abîme, renversement. Il nous est impossible de la supporter jusqu'au bout. Figure de l'infini et du don de soi au cœur des relations humaines, sociales, politiques. Elle est surtout notre expérience intime et collective la plus originaire et fondatrice : que l'autre soit là, avec nous, à haïr et à aimer. Qu'il soit notre chair, notre image, mais du même coup notre impossible, l'autre nous-mêmes que nous avons perdu et sans lequel nulle histoire ne pourrait être écrite entre moi et le monde. »⁷

Nous considérons le récit du cycle de Joseph, récit ancestral, comme une invitation brûlante d'actualité, à entendre l'impératif à tout tenter pour découvrir et développer un vivre en fraternité qui se tisse inlassablement et simultanément avec deux fils : celui du partage des ressources pour faire vivre nos corps, fil indissolublement lié et appelant l'autre fil, celui du partage de la parole prononcée et entendue, donnée et reçue, offerte et désirée, pour que vivent nos êtres tout entiers.

Bibliographie :

- ASSOUN Paul-Laurent (1998) *Frères et Sœurs*, tomes 1 et 2, Paris, Anthropos.
- BEAUCHAMP Paul (1990) *L'un et l'autre testament*, vol2, Accomplir les Ecritures, Paris, Le Seuil.
- BEAUCHAMP Paul (2000) *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Le Seuil.
- BOYER Frédéric (1998) *Comme des frères*, Paris, Calmann-Lévy.
- DEBRAY Régis (2009) *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard
- KAES René (2008) *Le complexe fraternel*, Paris, Dunod.
- RACAMIER Paul-Claude (1992) *Le génie des origines, psychanalyse et psychoses*, Paris, Payot.
- SIBONY Daniel (2006) *Lectures bibliques*, Paris, Odile Jacob.
- WALTKE Bruce K. (2001) *Genesis a commentary*, Grand Rapids, Zondervan.
- WENIN André (2005) *Joseph ou l'invention de la fraternité (Genèse 37-50)* Bruxelles, Editions Lessius.
- WENIN André (2004) *L'histoire de Joseph (Genèse 37-50). Quelques clefs pour lire le récit* (Cahiers Evangile 130), Paris, Evangile et Vie-Cerf.
- WOLF Marc-Alain (2005) *Un psychiatre lit la Bible*, Paris, Cerf.

Revue :

Le divan familial, « les liens fraternels » no 10, (2003) In Press

⁷ F. Boyer, p 94-95

Tribune psychanalytique, « Liaisons fraternelles », no 7 (2007) Les Editions de l'Aire, Lausanne